De tout autre part que vienne la haine, combien
est plus forte que l'amour !

* * *

Il semblerait qu'à cette preuve d'amour divin dût
l'arrêter l'infinie miséricorde.

La haine ne connaît point de bornes. L'amour divin
ne peut dépasser de limites, nul ne lui en peut mar-
quer, la limite n'existant point à l'Éternel qui n'a ni
temps, ni lieu, ni espace. Dans l'immensité de son
amour, la haine me paraît ce que semble le fétu de
paille dans l'immensité des océans.

La Charité de Jésus avait inventé l'Eucharistie. Un
Dieu s'immolait à sa créature.

A Dieu il fallait davantage : l'immolation d'un
Dieu.

Jésus voulait s'immoler à son Père. Dans le plan
de la création, dans les desseins de l'Éternel, la mort
de l'Homme-Dieu était résolue.

Le miracle d'amour était à peine accompli, que
commençait le martyre le plus épouvantable men-
tionné par l'histoire.

Les disciples de Jésus, puis les peuples de tous
pays, de tous les siècles jusqu'au nôtre, désignent ce
martyre du nom émotionnant de *Passion*. C'est
durant la Grande Semaine.

La haine atteignit, en ces heures plus longues que
des siècles, l'apogée de sa puissance.

Elle crucifia celui " sans lequel le mal fut fait ",
Dieu n'ayant pu créer le mal.

Torturé au moral comme au physique, abreuvé de
hontes, couvert de la bave de ses bourreaux, Jésus
expira.

La nature, terrifiée, perdit la notion de ses lois.
Elle se crut revenue aux sombres terreurs du chaos.

Et lui, s'il mourut, c'est par un miracle non seule-
ment de toute-puissance ; qui est comme Dieu, pour
oser le mettre à mort ?—mais encore de folie d'amour.
Pour l'expiation de nos fautes, il avait résolu son
immolation.

Il est Dieu. Il aime divinement. Il expie souverai-
nement.

Il meurt en Dieu.

En Dieu : confondu avec la Divinité, dont il a l'es-
sence.

En Dieu : comme peut mourir un Dieu seul, les
affaires de la nature à sa mort le prouvent. Le prouve
encore l'émotion avec laquelle, après vingt siècles, est
accueilli le récit de sa Passion. Le prouve aussi l'ou-
trage qu'ose lui lancer la sottise et vide philosophie du
siècle. Le prouve enfin la haine sectaire des gouver-
nants du beau pays qui se dit, malgré cette haine des
dirigeants, le *Sergent du Christ*.

Le Canada est l'enfant de la Fille aînée de l'Église.
Souvent, au récit des douleurs de Jésus, il a involon-
tairement lancé vers le ciel le touchant cri de Clovis :
" Que n'étais-je là, moi, ton petit soldat ! "

O Canada ! Garde la religion du souvenir—mais
jamais, ne perds le souvenir de la religion !

Par ceci, tu vivras, tu vaincras.

FIRMIN PICARD.

LA PASSION

Nous publions dans ce numéro une série de clichés
faits d'après des photographies prises sur le vif lors
d'une représentation au Monument National. Le
succès obtenu par les artistes dirigés par M. Julien
Daoust ont rendu avec talent le drame de M. Germain
Beaulieu. Une circonstance involontaire nous oblige
à remettre à la semaine prochaine l'étude comparative
du drame, en vers, d'Edmond Haraucourt, de *La
Passion* d'Obermergau, en Bavière, et du drame, en
prose, de M. Germain Beaulieu.

Nos lecteurs comprendront que notre collaborateur,
" Parisien de Paris," ne voulant pas donner une étude
incomplète, préfère retarder de huit jours la remise de
son manuscrit.

LE DON DES LARMES

Pleurer est doux, pleurer est bon souvent...

Madeleine, écrasée au pied du saint gibet,
Frémissante, éperdue, y versait en silence
Des larmes de douleur. Ce langage muet
Toucha le Divin Maître expirant de clémence.

Son âme en fut émue et trouva le secret
De consoler les cœurs tout remplis d'espérance
En Lui seul et sa Croix. O salutaire effet
De la pitié d'un Dieu qui vit cette souffrance !

Alors se rappelant que la femme eut pour lot
La faiblesse et les pleurs sans en trouver le mot,
Il mit de la douceur dans ce vrai *don des larmes*.

Ainsi qu'après la pluie on voit luire un rayon,
Dans l'âme au ciel obscur rayonna le pardon.
Le cœur de Madeleine en savoura les charmes.

ATTALA.

PYRAMIDES... QUADRAGÉSIMALES

La scène se passe à la campagne, dans une de nos
vieilles paroisses canadiennes, un jour de Pâques au
matin.

Les *habitants* s'acheminent vers l'église. Des
groupes se forment ça et là sur la place et causent avec
acharnement. Le carême leur a paru un peu long à
ce braves gens, mais il leur a suffi d'une bonne ome-
lette au lard, arrosée d'un verre ou deux de *Jamaïque*,
pour le leur faire oublier et les remettre en gaieté.
D'ailleurs, Pâques n'est-il pas la plus grande fête de
l'année après Noël ? N'annonce-t-il pas le retour du
printemps ?

Le gai soleil d'avril resplendit sur la plaine, réchauf-
fant l'atmosphère. Sous l'action bienfaisante de ses
rayons, la neige, qui depuis cinq longs mois couvre le
pays de son blanc linceul, fond et alimente les ruis-
seaux qui se gonflent outre mesure. Cela seul ne
suffirait-il pas pour épanouir les figures les plus ren-
frognées ?

La cloche sonne, appelant les fidèles à la messe.
Celle-ci à lieu sans apprêts extraordinaires : ni messe
en musique, ni orchestre ne font résonner les échos
du vieux temple. Seuls, quelques humbles pots de
fleurs, artistement disposés de chaque côté de l'autel
par quelque main pieuse, semblent vouloir jeter un
peu d'éclat sur cette solennité.

La messe finie, le curé, vénérable vieillard, monte
en chaire. Il est onze heures, et, naturellement, il n'a
pas encore déjeuné et se sent fatigué. C'est que, à
l'encontre de beaucoup de ses paroissiens, et malgré
son grand âge et ses nombreuses occupations, il
observe religieusement le carême, le bon vieux curé.

Il fait, d'un ton monotone, les annonces ordinaires :
un tel est recommandé aux prières, il y a promesse de
mariage entre un tel et une telle, etc., etc.

Le sermon va commencer ; toute l'assistance prête
l'oreille, car, sans être un prédicateur de renom, le
vieux pasteur sait, par sa parole convaincue, trouver
le chemin des cœurs.

O malheur ! Juste au moment suprême, la mémoire
lui fait défaut ! Il ne peut se rappeler le sermon pré-
paré avec tant de soin ! Il se passe en vain la main
sur le front, son cerveau fatigué se refuse à ce surcroît
de travail. Il hésite un instant. Prenant enfin son
courage à deux mains, il se décide à annoncer à ses
ouailles qu'il ne pourra pas leur faire de sermon ;
puis, un fin sourire effleure ses lèvres pâles et il
ajoute : " Il ne faut pas oublier, mes très chers
frères, que du haut de cette chaire, quarante jours de
jeûne vous contemplant ! "

F.-J. AUDET.

HOMMES DES TEMPS PASSÉS

Il en fut qui jamais ne sont devenus vieux,
Qui, n'ayant pour tout bien que leur vaillante lame,
Moururent pour leur Dieu, leur patrie ou leur dame,
Mais tombèrent toujours en regardant les cieux !

CAUSERIE

LES CADEAUX

Un cadeau ! Connaissez-vous, chères lectrices, dans
toute la langue française un plus joli mot, qui sonne
mieux à l'oreille et qui éveille dans le cœur des impres-
sions plus agréables ? Non, n'est-ce pas, et je n'en
veux pour garant que le sourire qui voltige sur vos
lèvres et la flamme dont brillent vos yeux quand on
prononce devant vous ces deux syllabes magiques.
Elle sont si éloquentes dans leur brièveté ! Elles ren-
ferment tant d'idées, d'émotions, d'espérances et de
joies ! Un cadeau, c'est d'abord une preuve d'affection
qui vous est donnée : quelqu'un a pensé à vous, a
désiré vous faire plaisir, a tenu à vous témoigner
amitié, respect ou reconnaissance. Comment n'en se-
riez-vous pas touchées, sachant combien le nombre est
rand des indifférents et des ingrats ? Vous trouvez
aussi dans le cadeau ce charme particulier que possède
le mystère : avec quel petit battement de cœur vous
accueillez le paquet imprévu, de quelle main fébrile
vous dénouez la ficelle et développez le papier !
L'objet lui-même, fût-il à votre goût, vous cause peut-
être moins de plaisir que cette émotion préalable,
mélange d'espoir et d'inquiétude, dont s'accompagne
toute surprise. Si enfin le présent reçu satisfait quel-
qu'un de vos désirs, la joie de la possession vient
s'ajouter à toutes les autres, et voilà une heure si
riche de sentiments agréables, qu'elle suffit à éclairer
toute votre journée et à vous la faire compter parmi
les heureuses de votre existence.

Et pourtant, pourtant... quand on y réfléchit, que
de déceptions aussi, ou de regrets, ou même d'amertu-
mes, ne font pas naître certains cadeaux ! Il y a
tant de gens qui ne savent pas donner, et qui oublient
que l'objet vaut moins que l'intention. Le vieux
poète avait raison :

Rien qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'est bien donner toute la terre ronde.

Mais elle est rare " l'amour profonde ", et le pré-
sent est trop souvent fait sans grâce, presque à contre-
cœur. Les exemples se comptent par centaines, mes
lectrices le savent comme moi. Celui-ci vous apporte
un bibelot médiocre, et s'extasie lui-même sur sa
beauté. Cet autre, en vous offrant un souvenir, s'ar-
range pour vous en dire le prix comme par inadver-
tance. Et l'homme qui, au bout de six mois, vous
rappelle le cadeau envoyé, vous demande " si vous
l'avez encore " et s'il n'est pas " abimé ! " Et celui
qui, sans s'inquiéter de vos sentiments ou de vos
habitudes, vous gratifie d'une chose qui les choque
très ouvertement, qui adresse à une veuve un bouquet
noué de rubans rouges, à un enfant un livre trop
sérieux, à une jeune fille modeste un sachet trop
violemment parfumé ! Il y a quelques jours, je me
trouvais chez un bijoutier. Une dame entre. " Je
voudrais, dit-elle, deux ronds en argent pour offrir à
de jeunes mariés. " On lui en montre de différents
modèles, et elle en choisit deux exactement pareils.
" Quels chiffres devrai-je graver, dit l'orfèvre ?—A B,
répond-elle.—Sur l'un... Et sur l'autre ?—Le même
chiffre : les deux personnes ont les mêmes initiales.—
Mais en ce cas, reprend le marchand, on ne pourra
reconnaître les serviettes.—Et que m'importe ? " dit
la dame, qui paie et sort. Est-il possible, en vérité,
de faire un cadeau moins aimablement ?

Si l'on donnait par amitié réelle et non point par
vanité, on commencerait par étudier avec soin les goûts
de la personne à qui l'on veut plaire. On chercherait
les objets qui peuvent lui convenir, on les choisirait
en rapport avec son âge, son humeur, sa tournure
d'esprit, sa situation de fortune. On les lui offrirait
sans ostentation, avec des paroles affectueuses et
simples, comme le cœur sait en dicter à l'occasion. On
n'aurait pas de ces attitudes, de ces gestes, de ces
regards qui semblent quêter la reconnaissance. Sur-
tout, l'on éviterait de reparler jamais du présent, et
l'on se souviendrait que le premier devoir de celui qui
donne est d'oublier qu'il a donné.

Mais voilà, pour agir ainsi, il faut de l'intelligence,
du tact et de la bonté. Choses rares, très rares.

MARSILE.